

OCTAVE DE PÂQUES, *IN ALBIS DEPOSITIS* Dimanche 12 avril 2026

Au lendemain de la veillée de prière pour la paix présidée par le pape Léon XIV à Rome et à ces 24 heures de messes offertes à cette intention dans notre église, nous avons entendu à trois reprises Jésus dire à ses disciples, dans l'évangile de ce jour, *la paix soit avec vous*. La paix, dans notre monde marqué par le péché, est par-dessus tout un don de Dieu, fondé sur la justice et obtenu par la prière. Continuons donc à prier pour obtenir cette grâce...

Il y a huit jours, nos catéchumènes recevaient le baptême et devenaient néophytes : ils faisaient l'expérience de cette miséricorde divine si chère au cœur de S. Jean-Paul II pour ce dimanche de l'octave. Nous avons d'ailleurs célébré une messe d'action de grâces pour eux hier matin. Beaucoup semblaient d'ailleurs représentés à cette occasion par leur ange gardien... Tout à l'heure 4 confirmands venus du protestantisme vont être admis à la pleine communion avec l'Église catholique. En repensant au cheminement qui a amené chacun de ces jeunes adultes à demander le baptême ou leur admission dans l'Église, nous sommes confrontés à ce qui est au centre de l'évangile de ce dimanche : le rapport entre la foi et les signes qui y conduisent. L'épreuve de Marie de Magdala, de Pierre et du disciple bien-aimé, des disciples d'Emmaüs, se pose maintenant à Thomas, et à travers Thomas, notre *jumeau* – c'est le sens de son nom – à nous tous.

Thomas exprime à haute voix ce qui avait été au cœur de l'hésitation à croire de tous les autres : *Si je ne vois pas dans ses mains la marque des clous, si je ne mets pas mon doigt à l'endroit des clous, si je ne mets pas la main dans son côté, non, je n'y croirai pas*. En effet, il n'est pas possible de croire sans qu'il y ait des signes qui y incitent. Sinon la foi ne serait que crédulité et naïveté, objet de mépris pour les esprits forts. Croire sans que des signes nous incitent à croire, c'est méconnaître la rationalité que comporte l'acte de foi et, au mieux, le ramener à l'ordre du mythe. Il n'est pas possible de croire sans signes. Jean l'a écrit en conclusion de chacune des deux grandes parties de son évangile : *Ces signes ont été mis par écrit pour que vous croyiez, et qu'en croyant, vous ayez la vie en son Nom*. Mais encore faut-il que ces signes ne contraignent pas, à l'instar de ce que la Révélation nous apprend du geste de Dieu envers nous, qui emprunte le voile de l'Incarnation. C'est bien ce que semble suggérer la formule employée par l'évangéliste : il livre les signes, mais la foi ne suit pas de manière automatique : ils sont donnés *pour que vous croyiez*, souligne-t-il. Autrement dit, il y a un acte à poser, qui n'est pas à mettre sur le même plan que les signes. Nous ne croyons pas les signes, nous croyons ce à quoi les signes renvoient. La scène du matin de Pâques, lue hier, est à cet égard instructive. Pierre et le disciple bien-aimé courent au tombeau. Ils voient la même chose : la pierre roulée, les linges affaissés. L'un reste hésitant, l'autre croit.

C'est que le signe est toujours ambivalent. Il n'est pas déchiffrable sans une sorte de pré-compréhension de l'événement, une pente du cœur, un a priori favorable éveillé par une parole, une expérience préalable. Le signe est ici un peu comme un symbole, au sens étymologique du terme, c'est-à-dire un élément qui vient s'emboîter dans un autre qui est déjà en notre possession. Le signe, ainsi complété, devenu *symbole*, renvoie à cette autre chose qui est vraiment l'objet de la foi et il manifeste alors la rationalité de notre quête. La foi va en effet plus loin que ce qui est vu. Du disciple bien-aimé au matin de Pâques, on nous dit *qu'il vit et qu'il crut* : il vit les linges affaissés et le tombeau vide, il comprit que le corps n'avait pas été retiré de main d'homme, et au même moment, sous l'effet de la grâce, il crut que celui qui avait été retenu là était vivant, ressuscité, Fils de Dieu. La foi du disciple bien-aimé n'est pas un saut dans l'absurde : elle est d'un côté soutenue par les signes et de l'autre garantie par la promesse que le Christ avait faite aux siens qu'il vaincrait la mort, notamment en revendiquant la condition divine, comme maître de la vie à travers ses miracles.

Voyons maintenant quelle est la situation de Thomas. Lorsque Jésus ressuscité apparaît aux Onze le soir de Pâques et leur communique l'Esprit-Saint, Thomas n'est pas là. Les apôtres lui rapportent l'apparition qu'ils ont eue, mais lui n'y accorde pas foi. Thomas aurait pu être le prototype des membres de l'Église, à l'instar des destinataires de la 1^{re} lettre de Pierre qui leur parle de *Celui que vous aimez sans l'avoir vu, en qui vous croyez sans le voir encore*. Thomas aurait dû croire sur la parole autorisée des dix autres apôtres. Ne pouvait-il pas leur faire confiance, lui qui avait partagé leurs espoirs et leurs déceptions tout au long des trois ans de ministère de Jésus ? Thomas ne perçoit pas le *signe* qui lui est donné : le passage des disciples de la peur à la joie, de la crainte au témoignage. Il n'est pas capable de mettre ensemble les promesses de Jésus et le témoignage surprenant qui lui est livré. Il ne reconnaît pas dans ce fait rapporté l'accomplissement des paroles et des gestes antérieurs de Jésus. Il faut donc que Jésus apparaisse à nouveau, le 8^e jour. Thomas est mis en présence du signe par excellence : l'humanité transfigurée du Christ, portant en même temps les stigmates de la Passion, nouveauté du monde eschatologique dans la vétusté de notre monde déchu. Cette fois, il perçoit le signe et l'interprète correctement. Notons que comme le disciple bien-aimé, il ne *croit* pas ce qu'il *voit* (ce qui n'aurait pas de sens), mais il croit *au-delà* de ce qu'il voit. En voyant l'homme Jésus vivant, ressuscité (le signe), il confesse aussitôt la divinité de celui-ci : *Mon Seigneur et mon Dieu* (la foi). Thomas, lui aussi sous l'effet de la grâce, pose alors un acte de foi véritable. La foi va toujours au-delà de ce qui est constaté. Elle se nourrit d'abord d'une parole accueillie dans la confiance parce qu'elle rencontre en nous un désir incoercible. Elle passe ensuite par la rencontre de signes qui s'accordent à ce désir et qui autorisent à poser, rationnellement, un acte qui, sous l'effet de la grâce, va au-delà même de ce qui est perçu. *Heureux ceux qui croient sans vu* dit alors Jésus. Précisons : sans avoir vu sa chair ressuscitée, sachant par ailleurs que ce que l'on croit ce n'est pas ce que l'on voit, mais ce à quoi renvoie ce que l'on voit.

Pour nous, bien sûr, il n'est plus question de voir Jésus ressuscité en tant qu'individu singulier. Mais là encore ne risquerions-nous pas de passer à côté du signe sans le percevoir, à l'instar des disciples d'Emmaüs qui ont cheminé avec lui sans le reconnaître ? Il faut nous habituer à d'autres signes de sa présence. A commencer par celui qu'ont perçu finalement les disciples d'Emmaüs : le corps eucharistique du Seigneur : au moment où les yeux de leur foi s'ouvrent, ils le reconnaissent à la fraction du pain alors qu'il disparaît avec son corps à leurs yeux de chair. Les disciples retournent aussitôt à Jérusalem pour faire part de leur découverte. Ils sont alors confirmés dans leur foi naissante par la foi de l'Église dans la personne des Dix avec Pierre à leur tête : *Oui, il est vraiment ressuscité ; il est apparu à Simon-Pierre*. Le signe qui nous est donné, c'est celui du Corps eucharistique du Christ, à l'intérieur de son Corps ecclésial. Là encore, nous ne croyons pas *en* l'Église mais nous croyons l'Église qui nous donne accès au Christ : nous ne disons pas *Credo in unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam* mais *credo unam sanctam catholicam et apostolicam Ecclesiam*. L'Église est un signe de la foi au Christ, elle n'en est pas l'objet. L'acte de foi a toujours pour objet le Christ, Dieu fait homme et vainqueur pour nous de la mort, chemin qui nous conduit vers le Père. C'est de cette foi dont nous devons témoigner, tous ensemble avec nos nouveaux baptisés, foi qui parle tant au cœur qu'à l'intelligence, foi qui doit allier celle du charbonnier – l'irruption en nous de la grâce qui donne une certitude intérieure – à celle du philosophe, qui est capable de *rendre raison*, selon l'expression de la *Prima Petri*, de l'espérance qui est en lui.